

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	8 (1965)
<b>Heft:</b>	3
<b>Artikel:</b>	Lettres d'Henry Spiess à Adrein Bovy
<b>Autor:</b>	Guisan, Gilbert / Spiess, Henry
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-869835">https://doi.org/10.5169/seals-869835</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LETTRES D'HENRY SPIESS A ADRIEN BOVY

*Henry Spiess a entretenu avec Adrien Bovy une longue et confiante correspondance, dont quelques lettres ont été remises par les soins attentifs de M. Dominique Bovy à notre Bibliothèque cantonale et universitaire. Est-il indiscret d'en donner connaissance ? Dans la spontanéité de leur décousu, à travers leurs brèves notations et leurs allusions parfois hermétiques, ne permettent-elles pas d'approcher d'un artiste dont la vulnérabilité de corps et d'âme ne manque pas d'émouvoir ? Comment ne pas être touché aussi par la généreuse vigilance dont elles témoignent à l'égard d'amis engagés dans la grande aventure de l'art, en particulier de Ramuz dont elles saluent avec joie les premières publications et leur heureux accueil ? Ces lettres laissent entrevoir encore ce que furent les rencontres de la rue Boissonade, ce haut lieu des écrivains et des peintres romands campés, au début du siècle, à Montparnasse, les flâneries poétiques de la Closerie des Lilas, les avatars enfin de la Voile latine : comme telles, elles appartiennent à l'histoire littéraire et entrent de plein droit dans notre héritage.*

Gilbert GUISAN.

22. XII. 1903

Cher ami

je traverse une phase de désarroi moral et physique qui menace de s'éterniser.

Il faut beaucoup me pardonner et tu excuseras sans doute ce long silence.

Tant que je n'aurai pas trouvé ma voie tout ira de travers pour moi car je ne sais où je vais. Et le milieu où je vis n'est pas pour m'inspirer.

Merci pour tes amicales remarques sur Ophélie<sup>1</sup>. Tu as raison : trop d'adjectifs et surtout trop de locutions qui viennent d'elles-mêmes sous la plume. Notre effort doit tendre à les renouveler, à les rafraîchir sans pourtant, comme le fit Mallarmé, s'éloigner à ce point des chemins battus que le lecteur ne puisse nous suivre.

Pour le moment je voudrais pouvoir hâter la préparation puis la publication de mon volume, pour m'en débarrasser en premier lieu et ensuite pour moi-même me juger et m'estimer à ma juste valeur ce qui chose étrange m'est impossible actuellement. Il me serait infiniment doux et précieux, une fois que j'aurai réuni mes pièces et que j'en aurait fait un premier classement de vous les lire à Cingria et à toi afin de provoquer un de ces échanges de vues au cours desquels on fait connaissance avec soi-même mieux qu'en se disséquant solitairement comme je le fais ce soir.

Nous en reparlerons car j'y tiens.

Pour le moment, cher ami, je te quitte afin de tenter d'extraire à mon cerveau rebelle quelques alexandrins.

J'ai grand besoin, pour dormir tranquille, d'avoir la petite fierté d'un peu de bon travail.

Ton bien affectonné

Henry C. Spiess  
Contamines 6.

<sup>1</sup> Le poème sera publié tel quel dans *Le Silence des Heures* (1904), ce volume dont Spiess fait mention quelques lignes plus bas. En voici les premières strophes :

*Tour à tour anxieuse, inquiète et troublée,  
puis joyeuse et courant au-devant du bonheur,  
quelquefois s'arrêtant pour cueillir une fleur,  
elle erre d'arbre en arbre et d'allée en allée.*

*Pourquoi ces voiles noirs de veuve inconsolée  
Quand l'espoir et l'amour font défaillir son cœur ?  
Elle presse le pas : c'est lui ! Mais fond en pleurs  
et prie et scrute en vain sa mémoire affolée.*

Adrien Bovy présentera *Le Silence des Heures* dans la Voile latine (janvier 1905) et louera la douceur musicale de ce « long poème de découragement ».

[de Genève]

Jeudi [juillet 1905]

Mon cher Bovy, je t'ai envoyé Aline ce matin ; merci de m'avoir prêté ce livre que je considère comme remarquable. Il m'a beaucoup impressionné. Sandro<sup>1</sup>, que j'ai vu ce matin, m'a dit deux mots de la Voile latine. J'ai été effrayé de la situation que j'étais bien éloigné de croire aussi mauvaise. Il me semble qu'il faudrait, avant tout, éviter de nouveaux frais. Pourrais-tu réunir les membres du bureau pour prendre une décision provisoire tout au moins ?<sup>2</sup> Je suis encore à Genève pour une huitaine et à partir de demain soir à l'Hôtel Victoria.

Ton bien affectionné

Henry Spiess.

<sup>1</sup> Alexandre Cingria.

<sup>2</sup> Fondée en octobre 1904, la Voile latine a publié jusqu'en juillet 1905 quatre numéros. Les difficultés auxquelles Spiess fait allusion seront surmontées, comme le fait savoir l'éditorial du premier numéro de la deuxième série (hiver 1905) : « Au moment d'entrer dans la seconde année de notre existence collective, nous tenons à remercier les quelques personnes dont l'appui moral et la bonne volonté nous ont guidés en des débuts incertains et parfois difficiles : maintenant que l'unité de rédaction est assurée à notre organe, elles voudront bien, c'est notre ferme espoir, nous continuer, pendant longtemps encore, un concours sans lequel nous ne pourrions atteindre le but que nous nous sommes proposé. » On sait que c'est Robert de Traz qui se chargea alors de la direction de la revue.

23 août 1906

Thal gut par Wichtrach.  
(Berne)

Mon cher Adrien,

cela me manque d'être, depuis longtemps, absolument sans nouvelles de toi. Aussi je viens te relancer. Tu vois, ci-inclus deux pièces, déjà un peu anciennes, que je viens de mettre au point pour la Voile latine<sup>1</sup>. J'espère bien qu'elle leur fera bon accueil. Ça me donnera du courage.

Nous traversons, à tous égards, de tristes jours. C'est aujourd'hui même l'anniversaire de la mort de William<sup>2</sup>.

J'ai été dernièrement très peu bien, presque tout à fait malade. Ça commence à aller mieux. Je suis absolument ravi des Stances<sup>3</sup> de Moréas que j'ai lues à tête reposée. C'est très beau.

J'ai aussi relu un roman de Boylesve, le Bel avenir<sup>4</sup>, qui m'a beaucoup plu parce qu'il se déroule au Quartier, dans tous les coins que nous aimons.

J'ai des nouvelles de Ramuz mais ne sais rien de Charles-Albert. Et Reynold ? et les de Traz ? et la Voile ?

Tu vois. Je vis au désert et ne m'en plains pas car il est superbe. Je suis encore très fatigué et ne peux marcher longtemps. Sous peu j'enverrai à la Voile de la prose et peut-être des vers ; espérons-le. Veux-tu faire mes respectueux messages à ta mère et mes amitiés aux amis que tu pourrais voir ;

ton bien affectionné  
Henry C. Spiess

<sup>1</sup> En automne 1906, la Voile latine publierà dans son numéro 4 deux poèmes de Spiess, *Les Révoltés*, précédés du texte en prose dont il est question à la fin de cette lettre, *Les Mains, conte indiscret*.

<sup>2</sup> William Spiess, frère du poète, né en 1879 et décédé accidentellement en montagne le 23 août 1904.

<sup>3</sup> Les *Stances* de Jean Moréas ont paru en 1905, aux éditions de la Plume, Paris.

<sup>4</sup> René Boylesve a publié *Le Bel Avenir* en 1905, aux éditions Calmann-Lévy, Paris.

[de Paris]

14 juillet 1907

Cher Adrien,

ta carte m'est parvenue, il y a un moment, au moment précis où je sortais de chez moi pour aller déjeûner chez Rabardel<sup>1</sup>, naturellement. Merci. Je suis bien aise de savoir que tu as fait bon voyage et que tu as revu Alexandre et Charles-Albert. Vous avez ri ? tant mieux. Quant aux « gens méchants », j'espère n'est pas près de se perdre. Que me dis-tu que Gonzague fait à Rossinières ? Je n'ai pas su comprendre. Sans doute je suis abruti et diminué par cette sourde et lourde et secrète chaleur et par ce triste et dansant 14 juillet.

Naturellement, je t'écris à la Closerie. J'ai mangé chez Rabardel un triste et acide gigot mayonnaise. Il n'y avait presque plus d'habitués mais de sombres abrutis à moustaches venus en auto ou en voiturette. Pendant ce repas je me suis employé à découper le Mercure et voici que j'ai eu une agréable émotion en « découvrant », en tête de la Chronique de Rachilde un assez long article sur les Circons-

tances<sup>2</sup>. Je sais que C. F. attache très peu d'importance à ces choses. Mais à moi ça m'a fait bien grand plaisir.

Mais nom de Dieu ! que j'ai chaud ! Je suis écarlate et je sue sur place. Hier au soir j'avais obligé Rossel à venir manger chez Rabardel !! Le lendemain de votre départ j'ai eu de la fièvre suite d'excès, sans doute. J'étais dès 6 heures à la gare de Lyon pour voir les Werner. Enfin ça a à peu près passé mais je suis encore mal fichu. (Un type vient de me donner une cordiale poignée de main mais impossible de me rappeler où j'ai vu sa tête...)

Et voilà dirait Laforgue. J'ai reçu de bonnes nouvelles de C. F. Tuson m'a accompagné quand je lui ai expédié son tub. C'est un ange et je lui ai aussitôt payé à déjeûner et un café et un omnibus. Et j'ai agi de même, ou peu s'en faut, vis à vis de Bally<sup>3</sup> et de Timakowitch (??). Mes hommages à ta mère.

Tout à toi Spiess.

---

<sup>1</sup> « Au Nègre de Toulouse », « un zinc flanqué d'un petit restaurant » tenu par un Breton, Rabardel, fut entre 1905 et 1910 le lieu de ralliement des écrivains et artistes romands installés ou de passage à Paris.

<sup>2</sup> Dans le Mercure de France du 16 mai 1907, Rachilde présente *Les Circonstances de la Vie* en termes assez mordants, mais élogieux : « Le récit de la noce est une bonne page du meilleur naturalisme. Tous les détails y sont à leur place, choisis soigneusement entre mille, et le ton un peu guindé de ces personnages qui échangent des banalités ne tourne pas au comique, car rien n'est plus grave que le sentiment de l'irréparable que font naître les propos inutiles jetés sur la nappe comme des pelletées de sable sur un cercueil. En les écoutant, l'on se sent glacé par ce qu'on ne sait quel courant d'air venu d'outre-tombe. Ces personnages sont d'honnêtes gens. Ils sont suisses et conservent un décorum de pasteurs protestants. Tout est froid, calculé au plus juste : les parts de la belle truite dont la sauce est un peu courte et les discours de félicitations dont les phrases sont un peu longues. » En conclusion, Rachilde déclare que « ce roman, d'apparence terne, d'un style très sobre d'effet, rempli de curieuses locutions suisses, est un des bons ouvrages réalistes qui aient paru depuis longtemps » (pp. 311-312).

<sup>3</sup> Alice Bailly (1872-1938), artiste peintre.

6 août 1907  
Thal gut par Wichtrach  
(Berne).

Cher Adrien

merci de me donner de tes nouvelles et de me dire ce que tu fais à Genève. Cela me tient bonne compagnie dans ce calme, trop calme Thal gut. Notre vie y est triste et monotone. Hélas non, je ne travaille pas. J'avais à Paris à peu près terminé les « Romances » du Journal de Genève<sup>1</sup>. Et je n'ai rien en train. Ce matin, j'ai reçu une carte (lettre) de Bally qui est encore à Boissonade<sup>2</sup> pour une 15e de jours. Je pense que tu es au courant.

Quant à C. F. j'ai eu aussi de ses nouvelles il y a quelques jours, avant son départ pour Chandolin.

Tu dois certainement voir, de temps en temps, les Cingria ; veux-tu leur faire mes meilleures amitiés.

Les grandes chaleurs ont fini par venir ; elles sont redoutables et nous sommes dévorés par les taons et autres mouches.

A l'heure où je t'écris tu dois prendre ce café-verre à la Couronne. Dans un moment, tu te mettras en route : les quais ou bien la rue du Rhône et puis Bel Air et puis la Corraterie, et au bout le « bain turc » et les fiches administratives.

Heureusement, comme tu dis que cela te facilitera un peu les choses à Paris.

A propos de Paris je veux te faire une proposition : celle de t'adjoindre à moi pour habiter la rue Froidevaux<sup>3</sup>. Tu donnerais fr. 50 par trimestre plus les petits frais de la femme de ménage. Il me semble que tu trouverais difficilement mieux et j'aurais grand plaisir à vivre avec toi. Pèse donc le pour et le contre.

Sur quoi, cher ami, je te dis au revoir en septembre probablement car il faudra que je passe par Genève. Ma mère te remercie de tes messages et t'envoie les siens.

ton bien affectonné  
Henry CSp.

<sup>1</sup> Les *Romances pour le carrefour* sont publiées par le Journal de Genève dans les numéros des 1<sup>er</sup>, 15, 22 juillet et 5 et 19 août 1907. Elles seront reprises en 1910 dans le recueil *Chansons captives*.

<sup>2</sup> La rue Boissonade, alors impasse qui s'ouvrait sur le boulevard Raspail, où Alice Bailly, Cécile Cellier (la future M<sup>me</sup> Ramuz), Alexandre Blanchet avaient leurs ateliers, était, avec le bistrot de Rabardel, l'autre lieu de rencontre des Genevois et Vaudois établis à Paris et gravitant autour de Ramuz.

<sup>3</sup> En 1906-1907, Ramuz et Spiess vécurent ensemble dans un petit appartement de trois chambres, au 17 de la rue Froidevaux, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement.

Ramuz laissant entendre qu'il restera en Suisse pendant l'automne et l'hiver 1907-1908, Spiess propose à Bovy, qui accepta, de prendre sa place. Mais Ramuz reviendra au printemps 1908 et les trois écrivains vont vivre ensemble plusieurs mois, dans une parfaite entente. « Je ne me souviens pas, dans cette vie commune, déclare Bovy, d'un malentendu, d'un malaise, d'un mouvement d'*'insupportation'* » (*Spiess et Ramuz à Paris*, in *Journal de Genève*, 4-5 novembre 1950).

Dans le poème *Printemps 1907*, dédié à Ramuz, Spiess a évoqué son installation à la rue Froidevaux et la vie commune :

« Les premiers jours, ce sont des jours pleins de dangers.  
On est chez soi, mais on y est comme étranger.  
Il faut prendre courage, prendre l'habitude,  
peu à peu, de la rue et de la solitude.

.....

Printemps 1907 ! Renouveau d'espérance !...  
Mais vous, Ramuz, vous méditez les *Circonstances* ;  
*Aimé Pache*, déjà, vivait dans votre esprit,  
côte à côte avec moi, par exemple, ou Bovy.  
Rien ne vous éloignait de l'œuvre commencée ;  
rien n'entravait le vol égal de vos pensées... »

[de Genève]

Samedi [28 X 07]

Merci pour lettre et bleu inclus. Dis à Ramuz qu'il devrait au moins accepter mon humble hospitalité pendant mon absence. Je pense passer ici une huitaine encore.

Neige, boue, douleurs, visites (!!) horreurs ! Energiques amitiés à vous deux

Sp.

[de Paris]

2 nov. [07]

Cher Adrien, je suis chez ou plutôt à la Closerie, auprès d'un café et après un sommaire déjeûner Rabardel. Et voici que je tombe en arrêt devant un spectacle étrange. Non loin de moi un homme, jeune encore, lit la Voile latine ! Devant moi le client boit d'une main convulsive son mazagran. Quel lamentable article (?) de Vaudoyer ? Il

nous rend là un fichu service<sup>1</sup>. On va nous tomber dessus de tous côtés et on n'aura pas tort. Au fait, ce n'est pas la Voile latine ; j'y distingue deux colonnes. Ce n'est que la couverture. Robin<sup>2</sup> va mieux. Cellier est massière à la Palette et réclame son oreiller. Qu'en as-tu fait ? à toi Henry.

---

<sup>1</sup> Dans le numéro de la *Voile latine* de septembre-octobre 1907, Jean-Louis Vaudoyer présente sous forme de notes très désinvoltes l'Exposition municipale de Genève. Cet « article », signé X., est présenté par la rédaction de la revue en ces termes : « Nous avons demandé à un ami parisien, de passage à Genève, ses impressions sur le Salon ; voici ces notes dont nous ne nous dissimulons pas la brièveté. » En conclusion, faisant allusion à « un dialogue assez benêt » dans le *Journal de Genève* et à « des comptes rendus assez insignifiants » dans la *Gazette de Lausanne*, Jean-Louis Vaudoyer constate « qu'à Genève comme à Paris la critique d'art se montre médiocre ».

<sup>2</sup> Madame Ory-Robin, du groupe de la rue Boissonade.

[de Paris]

25 novembre 07

Cher ami,

il est 10 heures du soir et je reviens de la gare de Lyon, dire adieu à un de mes nombreux et lointains cousins. Il a plu des trombes tout le jour et ça continue. Je me suis fait de l'eau chaude où j'ai jeté du sucre et versé du rhum. Et, en attendant le très grand plaisir de te voir arriver, je t'écris quelques lignes en réponse à ta lettre. Paris est de plus en plus maussade et rébarbatif ; il y fait de plus en plus froid. Ce qu'il y a surtout de dur ce sont les réveils dans une chambre glaciale. On perd un temps énorme, sinon précieux, à faire le feu, le thé et la toilette. Et puis le charbon manque toujours. Enfin tu connais cela mieux que moi dont c'est le premier hiver ici. Ça fait une fameuse différence avec le sybaritisme dans lequel je me suis vautré jusqu'à présent. Quand tu seras là je me sentirai plus solide contre les désagréments.

Si tu vas voir ma mère avant ton départ, tu lui feras plaisir ; il se peut qu'elle ait un petit paquet pour moi.

Ce soir, avant dîner j'ai passé chez Me. Robin qui va mieux mais qui est toujours embêtée et mélancolique ; Tuson est secrétaire quelque part et ne la voit plus. Cellier tu es au courant. La rue Boissonade a une nouvelle habitante, Melle Goldberg, que tu dois connaître.

Je ne travaille pas, en ce sens que je n'« écris » plus. J'ai été une fois chez Rod qui a été très gentil ; nous y retournerons ensemble. Je vais de temps en temps rue Ste Beuve<sup>1</sup>.

Fort n'a plus sa barbe. La Tonkinoise ne se chante plus guère ; en revanche on entend un peu partout : Ah ! si vous voulez d'l'amour... J'ai été au passage Stanislas où il y avait quelques chats de plus ; la tortue servait de poupée à la gosse.

Bonnes amitiés à Maurice<sup>2</sup> ; il a été mon hôte plusieurs fois et m'a entendu gueuler en rêve. Ça va mieux depuis quelques jours. Sous peu je dois assister à un grand dîner chez Tissot. J'en sue d'angoisse. Il y aura plusieurs « chers maîtres ». Oui je vais toujours et plus que jamais chez Rabardel où tu me tiendras compagnie, je l'espère. On mange assez mal ; on doit attendre souvent ; le beau garçon n'est plus là mais du moins on est à peu près tranquille. Amitiés à Bally qui va arriver je crois.

Ton affectionné

Spiess.

<sup>1</sup> Chez Oscar Ramuz. « Nos soirées, quand elles ne se passaient pas à la rue Boissonade, étaient pour la rue Sainte-Beuve. C'était passer de Watteau à Chardin. Nous trouvions auprès d'Oscar Ramuz, de sa femme et de Mme Bovon, sa belle-mère, le calme de la famille. [...] Dans ce grand Paris bruyant, c'était la paix, les bons conseils, l'ordre invariable, le plus salutaire des repos. » (A. Bovy, *Souvenirs 1901-1913*, en introduction aux *Lettres* de C.-F. Ramuz, éd. Guilde du Livre.)

<sup>2</sup> Maurice Baud (1866-1915), graveur et écrivain, du groupe de la *Voile latine*, puis des *Cahiers vaudois*.

Paris, le 31 juillet 1908

Cher ami,

tout à l'heure, c'est à dire vers 8 heures ½ (du soir), je stationnais Place Clichy, en quête d'un autobus. Alors j'ai vu passer Samuel Cornut en fiacre et deux malles en osier avec lui. Il dressait une tête passablement hagarde ; son lorgnon faisait de la haute école et son chapeau de paille était bruni par les soleils suisses<sup>1</sup>.

Tout cela roulait « direction de la Nation par les Boulevards extérieurs ». Partait-il ? Rentrant-il ? Rien dans son allure générale ne me permet de suppositions à cet égard.

Au surplus, ce n'est pas seulement pour relater ce point d'histoire littéraire romande que j'ai pris ce soir cette mauvaise plume,

mais aussi pour te remercier de ta lettre. Je suis heureux de te savoir bien arrivé et content à Hermance. Moi j'aurai décidément bien du mal à décoller cet été tant Paris est agréable et hospitalier. A peine un peu de chaleur au milieu du jour.

Et puis mon logis est vraiment très frais.

J'ai fait deux heures de traduction<sup>2</sup> avec Bally l'autre jour et j'ai su que le Maître avait été content de son travail.

Quant aux Ramuz, ils font leurs paquets ultimes. Voilà tout ce qui se passe. Ton Auberjonois est en sûreté au dessus de ma table dite de travail. Il y a de plus le pastel d'Alexandre, la petite aquarelle de Trachsel et quelques affiches. Le matin je fais cuire du lait. Fffff... I Au revoir, cher ami, mes messages respectueux à ta mère et mes meilleurs messages à ton frère, à Louise, à Diane et à Toby.

Ton bien affectionné

Henry Sp.

<sup>1</sup> Samuel Cornut (1861-1918), établi depuis 1886 à Paris, où il n'a pas cru « payer trop cher par des privations et des souffrances de tout genre » le triple avantage de « l'émulation, (du) recueillement, (de la) liberté » (*Que venons-nous faire à Paris ?* in *Au Foyer romand*, 1902).

<sup>2</sup> H. Spiess s'est chargé de traduire *Von Stoff zu Form*, ouvrage dans lequel Oscar Miller, industriel et amateur d'art, raconte comment son goût a évolué et l'a conduit à l'admiration de Hodler. Quelques pages de cette traduction ont été publiées dans la *Voile latine* (mars-avril et mai-juin 1908); Spiess abandonnera bientôt cette entreprise.

[de Genève]

2 novembre [08]

Cher ami,

ta lettre a été la très bienvenue et je te remercie de l'avoir faite aussi longue et aussi détaillée. Merci aussi pour le renseignement Prozor et pour l'incluse Ramuz.

Je n'ai pas encore lu ton article sur le Salon d'automne<sup>1</sup> mais j'en ai entendu parler par François<sup>2</sup> qui m'en a dit beaucoup de bien.

J'étais sûr que tu comprendrais nos tristesses au sujet de Camille<sup>3</sup>. Cette affaire se prolonge et dure beaucoup plus longtemps que je ne pensais.

As-tu vu arriver Charles-Albert et Ramuz ? Toutes mes amitiés à l'un et à l'autre.

Quant à Miller<sup>4</sup> ma résolution était prise et bien motivée quand j'ai reçu ta lettre. J'avais même écrit à ce sujet à Reynold qui a accepté de traduire ce difficile chapitre. Il va sans dire que j'ai infiniment

regretté de devoir renoncer à ce travail dont j'avais en effet accompli la majeure partie. Mais vraiment je n'en sortais pas.

J'ai fait tes messages de sympathie à ma mère ; elle en est très touchée et reconnaissante et me charge pour toi de ses meilleurs souvenirs.

Veux-tu à ton tour te charger de remercier Bally pour sa carte et de lui dire que je n'ai pas le courage de lui écrire pour le moment. J'ai aperçu Sandoz qui passait en auto. En résumé, cher ami, je mène ici une vie bien anxieuse et bien inutile. J'ai publié deux ou trois crottes dans le Journal<sup>5</sup>. Je sens l'insuffisance de tout cela et j'en souffre.

Peut-être me verras-tu arriver dans le courant du mois. Ce sera en tous cas pour moi un très grand plaisir de te retrouver et d'entendre le récit de tes aventures.

Ton bien fidèlement affectonné

Henry S.

<sup>1</sup> *L'Exposition nationale des Beaux-Arts à Bâle*, in *l'Art suisse*, août-septembre 1908. Adrien Bovy s'en prend avec véhémence aux pouvoirs publics qui n'accordent aux arts qu'un appui parcimonieux et le plus souvent sans discernement, au public lui-même incapable de demander aux œuvres modernes autre chose « qu'un reflet » des œuvres du passé, aux artistes enfin pauvres d'imagination et dépourvus de style.

<sup>2</sup> Alexis François (1878-1958), lié d'amitié avec Bovy, Ramuz, Alexandre Cingria, historien de langue française moderne.

<sup>3</sup> Camille Spiess, né en 1878, frère du poète, en conflit d'intérêts avec sa famille.

<sup>4</sup> Voir lettre précédente, note 2.

<sup>5</sup> *Chansons*, in *Journal de Genève*, 5 et 12 octobre 1908, reprises dans *Chansons captives*, 1910.

[de Paris]

Dimanche soir  
31 oct. 1909

Cher Adrien, je me suis depuis quelques jours reproché plusieurs fois de ne pas t'avoir écrit et mes regrets sont à leur comble à la suite d'une longue visite que je viens de faire rue Sainte-Beuve : j'y ai passé une très charmante après-midi dominicale. J'y ai appris que tu ne vas pas mieux et j'en suis tout à fait consterné. Comme tu l'auras su sans doute, j'ai quitté Genève brusquement et passablement plus tôt que je ne pensais. C'est pourquoi je ne t'ai plus donné signe de vie.

L'autre jour le hasard a fait que je me suis trouvé chez Rabardel le jour même du retour de Cellier et de Krougli<sup>1</sup>. Il faisait assez froid et vilain et cela m'a fait plaisir de les voir. Et je t'écris maintenant au Versailles<sup>2</sup> dans l'habituel fracas des billards et des conversations. Je suis bien fâché de te savoir en aussi mauvais état mais rassuré, dans une certaine mesure, en te sachant bien soigné et logé. Ainsi donc nous ne nous reverrons pas de tout l'hiver. Sais-tu ce que fait CF. ? Cellier m'a dit, vaguement, qu'il songe à revenir ici. Quant à moi, je continue, c'est à dire que je fais des vers, des poèmes, comme dirait Cros<sup>3</sup> que je vois de temps en temps avec plaisir car il a de l'entrain et de l'ardeur et il a du talent. Le Salon d'automne a été misérable en ce qui concerne la poésie. Ces cabots sont odieux et Charles Morice songe à faire des réformes.

J'ai dîné l'autre soir avec les Cacheux<sup>4</sup>. Lundi nous avons marié L'Huillier<sup>5</sup> à la « mairerie » de Saint-Sulpice. Un maire complètement crétin et une cérémonie qui a duré dix minutes. En voyant que ce n'était pas plus compliqué en apparence, ça m'a donné l'envie (ou plutôt redonné) de me marier à mon tour. Il y a bien longtemps que ça me travaille et je me sens l'âme de mois en mois plus conjuguale (sic). Mais ça ne suffit pas et je me demande souvent sous quel méridien peut bien vivoter la moitié qui m'attend.

Je ne te demande pas de m'écrire, sachant bien que cela doit te donner beaucoup de peine.

Je suis très impatient de voir le roman de CF<sup>6</sup>.

Alexandre est ici, paraît-il, mais je ne l'ai pas encore aperçu. Je viens de rencontrer le frère de Bally qui ignore où est sa sœur et qui n'a pu supporter le climat. Bien des choses à ta mère et à ton frère.

Ton bien affectionné  
Henry Sp.

<sup>1</sup> Elisabeth Krouglicoff, l'une des familières de la rue Boissonade et, entre toutes, animatrice.

<sup>2</sup> La Closerie des Lilas qui avait été pendant quelques années le café littéraire à la mode est abandonné pour le Versailles. Spiess évoque ce changement dans son poème *Printemps 1907* (publié dans *Attendre*, 1916) :

« Autrefois, on voyait ici, souvent, Retté,  
qui dans ce temps sacrait en vrai suppôt du diable.  
Et puis encor Jarry, les coudes sur la table,  
et morne, avec des yeux qui regardaient sans voir.  
Oui. Et l'hiver dernier, surtout le mardi soir,

on voyait, dès l'apéritif, causer et boire,  
 Paul Fort en chapeau mou et Moréas en tube,  
 et tous les gens de « Vers et Prose », tant qu'ils sont.  
 Mais maintenant ils ont changé leurs habitudes,  
 et ils vont, paraît-il, au *Versailles...* »

<sup>3</sup> Guy-Charles Cros (1879-1956), fils de Charles, poète dans la tradition de Verlaine, Moréas et Vigny, auteur de : *Le Soir et le Silence*, 1908 ; *Les Fêtes quotidiennes*, 1912 ; *Pastorales parisiennes*, 1921 ; *Avec des Mots...*, 1927.

<sup>4</sup> A. Cacheux (né en 1868), peintre et critique d'art, et Madame Cacheux (1870-1942), de son nom de plume Lucienne Florentin, également critique d'art.

<sup>5</sup> Adrien L'Huillier (1879-1920), qui complétait sa formation médicale à Paris.

<sup>6</sup> Sans doute *Jean-Luc persécuté*.

[de Paris]

27 mai 1910

Cher ami

ceci est une lettre intéressée. Chantre va faire paraître son volume chez Grasset. Il vient de me demander de faire l'article à la Voile. Pour deux raisons au moins j'ai dû refuser. J'ai trop de besogne pour le moment et j'ai renoncé à écrire des articles de critique. Alors, d'accord avec Chantre, je viens te demander si tu voudrais consentir à te charger de signaler ce volume dans la Voile latine<sup>1</sup>. Je suis bien revenu. La Seine est extrêmement jaune. Il fait orageux et lourd.

J'ai revu Cellier et Krouglicoff mais pas encore Ramuz.

Tout le monde t'envoie de bonnes amitiés.

J'espère bien que tu pourras me donner une réponse affirmative au sujet de Chantre. Il a l'air de tenir beaucoup à ce que l'article vienne de toi.

Mes meilleures amitiés  
 Henry S.

---

<sup>1</sup> Les poèmes d'Ami Chantre, *Vaine Jeunesse* (éditions Grasset, 1910), seront présentés dans la *Voile latine* (août 1910) par J. B. Bouvier. Le critique regrette le pessimisme de ce recueil, mais loue « la délicatesse du sentiment et la pureté de la forme ; ... (un) art très maître de soi, très ami de la nuance et de la sobriété ».



Au temps de la rue Boissonade  
A. Bovy, Anne-Marie Monnet, H. Spiess, C.-F. Ramuz

[de Paris]

24 avril 1911

17 quai aux Fleurs

Mon cher Adrien,

j'aurais voulu répondre plus tôt à ton excellente lettre, mais dès ma sortie de Necker je suis retombé un peu malade de l'estomac et j'ai dû me remettre au lit avec de la fièvre et une grande faiblesse qui sera longue à passer.

Puis j'ai pas mal de choses en retard à liquider.

Enfin me voici pourtant sur pieds. Cela a été en effet bien long et ennuyeux. J'étais soigné par un ami, interne à l'hôpital et par conséquent très bien soigné. En revanche l'installation matérielle laissait beaucoup à désirer. Le lit surtout, très étroit et très dur. J'ai souvent pensé à Dubois, à tes visites et à tes fonctions variées de secrétaire et de messager.

J'ai aussi fait un petit poème, comme il y a 3 ans, et je l'ai aussi envoyé au Journal où il ne paraît pas.

Je comprends que ta situation ne soit pas agréable au milieu de toutes ces bisbilles. J'ai fait hier une visite à Georges de Traz qui n'a pu me donner de nouvelles sur l'incident Reynold. Il est certain qu'il vaudrait mieux que cette affaire ne vînt pas en correctionnelle. D'autre part notre ami Gonzague ne peut pourtant se laisser aggrédir en ayant l'air ensuite de trouver qu'il l'a mérité !<sup>1</sup>

Rue Sainte-Beuve on va bien somme toute avec de temps en temps les explosions de griefs que tu connais. Du reste CF. y retourne. Mais on t'en veut de ne pas donner signe de vie. Madame Oscar Ramuz tient beaucoup à la « fidélité ». Alice Hofmann est fiancée à un musicien de la Schola. Alice Bally est à la campagne et a sous-loué son atelier.

Je vais de temps en temps et avec grand plaisir dîner chez Cécile en compagnie de CF. C'est toujours très agréable et très paisible. Tous les salons s'ouvrent et d'autres encore. Je n'ai encore rien pu voir étant trop débile, sauf un moment du vernissage des Indépendants. J'ai à peine revu Krouglicoff, revenue de Russie avec une amie et une domestique.

Aimé Pache (admirable décidément) vient de paraître en volume. Maurice Baud je ne l'ai pas revu mais il paraît qu'il est tout gaillard. Ma mère est encore à Cannes pour quelques jours ; je crois qu'elle ira directement à Genève.

Pour le moment je vais déjeûner chez Cartègle. J'ai aussi vu hier Muller. Auberjonois est ici.

Ma lettre a tourné à la gazette. Je ne t'en envoie pas moins mes plus affectueux messages. J'ai écrit à Charles-Albert que je me retirais de la Clémentine à cause de ses gifles<sup>2</sup>,

ton Henry Spiess.

---

<sup>1</sup> Spiess fait allusion ici aux querelles qui ont suivi la liquidation de la Société de la Voile latine. La polémique rebondit en mars 1911, à la suite d'un article de Gonzague de Reynold dans *L'Indépendant*, journal genevois. S'estimant diffamé, Charles-Albert Cingria s'en alla chercher réparation sur le parvis de l'église Saint-Joseph, en frappant à coups de poing, à la sortie de la messe, l'écrivain fribourgeois. L'affaire sera jugée par le tribunal de police qui condamnera « sieur Cingria à la peine de 100 fr. d'amende et aux frais, ... en outre à payer à de Reynold la somme de 250 fr. à titre de dommages intérêts ».

<sup>2</sup> Se gardant tout d'abord de choisir entre le clan Cingria et le clan Traz-de Reynold, Spiess collabore aux revues de l'un et de l'autre, *La Voix clémentine*, à laquelle il donne dès le premier numéro (janvier 1911) un poème, *Tu dansais*, et *Les Feuillets*, qui publient dans leur numéro 2 (février 1911) *Deux Chansons*. Par la suite, comme l'annonce cette lettre, il ne collaborera plus qu'aux *Feuillets*, d'ailleurs avec peu de zèle, ne leur remettant qu'un texte en prose, *La Nuit sur la Ville* (mars 1912) ; il faut attendre 1913 pour qu'il y publie douze poèmes, *Paroles*, dans le numéro de juillet. Au reste, *La Voix clémentine*, après un second numéro, n'eut plus de lendemain.